

□ L'Ibis du Savoir*

L'écriture et le mythe en Égypte ancienne

par Alain ANSELIN

"Savoir d'un seul n'est pas savoir"
Proverbe peul.

I. Introduction

On peut considérer le langage, expose Philip ROSS [1], comme la première invention de l'Humanité moderne. Son emploi produit, développe et étend un type nouveau de communication, de relation, de société. Où le langage est pouvoir, et enjeu de pouvoir ; et le Pouvoir, Parole. Il identifie : on en tient son identité. Il ordonne l'univers sur le mode de la coupure et de la communication, de l'un et du multiple, il organise, il produit. Les mots de la réalité.

Les sociétés humaines ont coutume d'imaginer le monde, d'organiser les représentations de leur univers dans les termes de leur technologie. Leurs mythes en répètent et perpétuent la création et la nouveauté loin des temps et des lieux sociaux où s'inventèrent les outils, et les mots qui la disent sont d'autant plus étranges et mystérieux, qu'abandonnés du pouvoir, ce qu'ils nomment s'est banalisé ... Toutes les cosmogonies et leurs élaborations philosophiques antiques sont intarissables sur l'invention qui définit l'humanité moderne.

Toutes les cosmogonies africaines, toutes leurs élaborations philosophiques en portent la cicatrice, qui font du verbe, du langage, l'instance créatrice originelle. Dans la théologie memphite, *Ptah* ne crée pas, "il proclame le nom des choses" : les choses et les êtres, et les fait "advenir à l'existence". A peine inventé, le verbe invente. Et l'humanité s'invente avec le langage. Ses mythes ne peuvent lui être antérieurs, pas davantage que le mythe où le bélier *Khnwm*, potier du genre humain, le pétrit dans l'argile, ne peut être antérieur aux plus anciennes poteries connues dans le monde, en Afrique, datées de onze mille ans. La théonomie photographie souvent l'état des lieux technologiques.

Le langage, les champs et les modalités de son emploi obéissent à des règles d'appropriation et d'exercice qui ont à voir avec le sacré. Le langage confère du pouvoir, et le pouvoir oblige contrepartie, le sacrifice est sa loi. Le langage se banalise sous la loi du sacré.

* *L'Ibis du Savoir* développe une partie de la conférence prononcée par l'auteur sur l'Égypte pharaonique à Basse-Terre (Guadeloupe) le 17 janvier 1991, dans le cadre du *Mois de l'Afrique* organisé par Claude BAUSIVOIR, président du CECAD (Cercle d'Études Cheikh Anta DIOP).

L'écriture vient à son tour se couler dans le moule du verbe. Son invention continue celle du langage, obéit au même contrôle social et est figurée selon le même imaginaire. L'écriture a les mêmes fonctions que le langage, communiquer, identifier, relier, pouvoir. Elle s'installe près du pouvoir comme son apanage et sa prérogative. Dans les sociétés qui inventèrent le bœuf, le poème du nom fut d'abord chanté par le berger à son taureau dans les savanes, avant

d'être consacré par le griot aux rois dans les palais, et le bœuf était dieu, comme *H^cpy*, comme l'homme était roi. Seules les devises royales, de caractère sacré, firent d'abord l'objet d'inscription, furent le lieu de l'écriture, des brûleurs d'encens des pharaons de Nubie découverts par l'archéologue américain Bruce WILLIAMS, des palettes de schiste de *Narmer* qui leur succéda, aux récales du Dahomey étudiées par Coovi GOMEZ.

Aussi n'est-il pas étonnant que l'écriture emploie les mêmes mythes que le langage pour se dire, recoure aux mêmes mythèmes, en reprenne à son compte l'organisation traditionnelle.

Le mythe de l'écriture naît ainsi littéralement sur les genoux maternels du mythe du langage en Égypte pharaonique.

Les dieux de l'écriture égyptiens sont les dieux du verbe africains – les mêmes Masques. Mais Cheikh Anta DIOP ne disait-il pas de l'Égypte antique qu'elle était née sur les genoux maternels de l'Afrique ?

II. Les ailes du savoir

Dans le catalogue qui conclut sa grammaire égyptienne, Alan GARDINER attribue au hiéroglyphe de *l'ibis religiosa* sur son étendard, , la valeur *hb*.

Le hiéroglyphe détermine également la lecture de  , *hb*, qui oppose l'ibis à

l'aire   déterminée cette fois par l'outil [2].

Raymond FAULKNER signale encore une variante :  , *hby*, ibis,

dans son *Dictionnaire du moyen égyptien* [3].

Le même hiéroglyphe devrait logiquement se lire *hb.ty*, "les deux ibis",

dans l'énoncé hiéroglyphique :   ,  = *-ty*, mettant le mot au duel féminin.

Mais sa variante divine :   

en a définitivement rendu classique la lecture traditionnelle : *d_hw.ty*.

L'identification du duel féminin : ◡ ◩ isole un radical *dḥw*, terme de référence obligé de toute comparaison. L'identité des champs sémantiques de *hb* et de *dḥw*, se déduit de la permutabilité des lectures qui fait de l'*ibis religiosa*, de l'ibis sacré le dieu de l'écriture, l'ibis Thot :



L'ibis Thot apparaît ainsi comme le dieu ailé du savoir, un oiseau de la connaissance inventeur de l'écriture, que tout rapproche des oiseaux qui patronnent traditionnellement les sociétés initiatiques : de *Duga*, la maîtresse ailée de la royauté bambara, détentrice du savoir et de la sagesse, et puisque la mort est le masque du roi, ordonnatrice des rites funéraires, aux oiseaux pende, qui "s'envolent (*tuga*) et disparaissent miraculeusement comme *mu.kulu nZambi*, l'ancêtre divin" [4].

Bien sûr il convient d'apparier aussi *Duga* à *Nḥbt*. Les deux vautours ont en commun d'être les patronnes de la royauté, l'une au Mali, l'autre en Haute-Égypte. Le vautour égyptien porte le nom de la cité royale qu'il protège, *Nḥb*, et non un nom d'oiseau.

Le vautour malien pourrait échanger son nom avec le dieu de l'écriture égyptien.

L'ibis *Dḥwt.ty* et le vautour *Duga*, ne portent-ils pas tout simplement le même nom ? Chacun d'entre eux n'est-il pas tout simplement un *mu.dyugi* qui déploie ses ailes, les ailes du pouvoir et du savoir sur l'humanité :

égyptien : *dḥw*, *dḥwt.y*, l'ibis divin, Thot
dḥwt.t, festival de Thot

bambara : *Duga*, vautour divin

pende : *mu.dyugi*, qui se lève, se déploie
zuga, s'envoler, voler
tuga, s'envoler, disparaître miraculeusement comme l'ancêtre divin

kikongo : *duka*, oiseau (*chalcopedia ofra*)
duyi, pluriel *bi.duka*, tourterelle

nandi : *chep.tuge*, colombe, pluriel *-tugen*

Tous ces oiseaux ont en commun d'être "inoffensifs". Dans les mythes bambara et peul, tout comme dans le mythe égyptien, les vautours sont aussi pacifiques qu'une colombe ou qu'une tourterelle. Aussi la traduction du pular *dyiga.wal*, *dyigaa.dye* (ou *jiga.wal*, *jigaa.je*) et du songhay *dyigara* par charognard constituent-elles des acceptions tardives, des génériques désacralisés.

Tous ces oiseaux ont en commun le vol et les plumes :

kikongo : *tuku*, duvet, plume
pende : *tugula*, déplumer

Avons-nous affaire à de classiques noms d'évitement, qui désignent les oiseaux divins ou miraculeux par leurs ailes étendues déployées pour l'envol, les Masques du savoir et de la royauté par leurs plumes, par leurs ailes :

kikongo : *duka*, empêcher, barrer, prévenir (interdire) ?

L'ibis n'est pas un vautour, mais leur statut mythique est voisin, et leur nom, qui les désigne comme oiseaux divins du savoir et de la connaissance, est identique d'une culture africaine à l'autre.

Sous le masque du nom, *dḥwtj*, un ibis, échassier classique des mythes initiatiques africains, cigogne, grue, ibis, *hb*.

Sous le Masque de la grue couronnée du *Sigi* dogon, *kuma ele*, l'ibis bambara, *kuma*. Et avec lui, la Parole, *kuma*. Sous le Masque de l'ibis, *hb*, *dḥwtj*, le père de l'Écriture.

égyptien : *hb*, ibis, variante *hby*

pende : *khumbi*, ibis, *khumbi a ngongo*, grue

luba : *nkumbi kumbi*, vautour, milan

tschokwe : *kumbi*, cigogne noire et blanche, *li-kumbi*, soleil couchant

lunda : *nkumb*, cigogne

bambara : *kuma*, ibis

dogon : *kuma*, grue couronnée, *kuma ele*, Masque du *Sigi*

pular : *kuma.re*, grue couronnée [5]

Nous avons retenu *hb* et rejeté *gm.t*, l'ibis noir comme terme de référence pour deux raisons, l'une d'ordre sémantique, l'autre phonologique.

D'une part, *gm.t*, l'ibis noir n'est pas un oiseau sacré, son hiéroglyphe représente un oiseau penché sur la recherche de la pitance. Ce qui s'accorde au sens du verbe sur lequel le nom de l'oiseau est formé, *gm*, *gmi*, trouver. Tandis que l'identité, mise en évidence par Cheikh Anta DIOP [6] du verbe égyptien avec le wolof *gëmm*, fermer les yeux, inversif *gimmi*, ouvrir les yeux, ébauche une vocalisation du mot fidèle à la règle générale :

égyptien :  *gm.t*, ibis noir, *gmi*, trouver 

wolof : *gëmm*, fermer les yeux, *gimmi*, les ouvrir

égyptien : *km*, noir

wolof : *xëm*, charbonner [7]

bantou : *i.kama*, charbonner [8]

égyptien : *km3*, presser, extraire

bantou : *kama*, presser, traire [9]

Ø égyptien après *g*, *k*, *ḳ* est réalisé *e*, *ë*, *a* devant *m* dans les langues négro-africaines modernes.

Ceci distingue *gm.t*, l'ibis noir, de *hb*, l'ibis, où Ø égyptien [20] après *h* ou *ḥ* se réalise comme nasale devant *b* en bantou.

égyptien : *hb*, ibis, variante *hby*

pende : *khumbi*, ibis

égyptien : *hb*, festival, cérémonie
hb, célébrer un triomphe

hb-sd, jubilé [10]

kikongo : *kemba*, fête, solennité,
mu.kembo, triomphe [11]

Relevons l'identité sémantique exacte de chacun des deux lexèmes mis en comparaison.

Notons aussi l'identité totale, conceptuelle, lexématique, phonématique de *hb* et de *kemba*, et soulignons qu'elle n'est commune qu'à l'égyptien ancien et aux langues négro-africaines, où l'institution festive est fondamentale et règle le cours de la vie sociale.

Soulignons l'harmonie vocalique, dans le premier cas, *hb(y)*, $\emptyset$ s'accorde à (y) et se réalise *u* ; dans le second cas, *hb*, $\emptyset$ s'accorde à $\emptyset$ et se réalise *e*.

En wolof, la réalisation de *e* en voyelle longue se fait aux dépens de la nasalisation, et de la labiale *b*, vélarisée *w* :

égyptien : *hb*, fête,

wolof : *xeew bi*, fête [12]

En bambara la réalisation de la voyelle nasale se fait au détriment de celle de la consonne labiale *b* :

égyptien : *hb(y)*, ibis

bambara : *kuma*, ibis

III. L'Enseignement et ses Masques

Tous ces échassiers, égyptien, bantous, mandingues, sont les patrons divins de l'initiation, les Masques de la parole et de l'écriture, par quoi l'homme s'inventa, dans le lointain des temps lointains.

En pende, *khumbi a ngongo* est l'échassier de l'initiation, *mu.ngonge*. Chez les Lunda, cet échassier rituel est *nkumb*. En tshokwe, *kumbi* est aussi la touffe de plumes de l'échassier *mbongo* du rituel *mu.ngonge*.

L'art du verbe vient en écho de ces logotypes symboliques en kikongo et en lunda *kuma*, pluriel *bi.kuma*, mot, cause, raison, pluriel *ma.kuma*, phrase, rythme, calcul, procédé, comme autant de variations du savoir déployé dans l'image de l'oiseau [13].

Chez les Bambara, parole et ibis portent le même nom, l'ibis enseigne, le vautour *Duga* connaît. L'égyptien réunit les deux registres de la connaissance, de son expression et de sa communication, sous un même Masque, son échassier initiatique, *hb(y)*, l'ibis, *Duga*,

Dhw.ty, qui fait de chacun d'eux un *mu.dyugi*, un déployeur d'ailes, debout, comme nos masques de Carnaval sur leurs échasses. Partout l'échassier est le patron des initiations.

Sans l'institution, sans les lieux d'accumulation et de transmission du savoir collectif, pas de Masques d'ibis, pas de dieu Thot à qui attribuer l'invention de la Parole ici, de l'Écriture là.

Il y est donc dans l'ordre des choses que l'invention de l'écriture y soit attribuée par l'égyptien à l'oiseau qui inventa la parole chez les Bambara, l'ibis, l'initiateur par excellence.

Il y est encore dans l'ordre des choses de déduire de l'existence de l'oiseau divin du savoir dans la culture égyptienne, l'existence tombée en désuétude, des lieux privilégiés de la transmission des savoirs, des représentations et ces valeurs qu'étaient les classes d'âge (*d3mw*, jeunes gens, génération), les initiations, et les sociétés qui les contrôlent enveloppées de "mystère" :

égyptien :

 : *bs*, introduire, initier [14]
 : *bs*, secret
 : *bsw*, image secrète de dieu [15]
 : *bs*, pétrocéphale bane [16]
 : *bs*, mystère [16]

azande : *basa*, loge [17]
fang : *besi*, société secrète [17]
duala : *basi*, association secrète [17]
basaa : *basi*, religion
bambara : *basi*, "fétiche" (sic), [17]

Les initiations enseignaient parfois dans une langue secrète les mystères de la culture, comme le *labi* employé par les Gbaya et les Mbum ; elles avaient toujours l'intégration sociale pour projet, et en faisaient partager à tous les niveaux élémentaires.

Le temple égyptien fit fond du patrimoine des initiations et des sociétés qui géraient culture et reproduction sociale.

L'ibis égyptien descendit des échasses de son *mu.ngonge* pour s'installer dans ses livres, les temples enclorent les pouvoirs du verbe, développèrent ceux du savoir, et ceux qui le servaient en contrôlèrent et en hiérarchisèrent les chemins, l'enseignèrent comme un mystère inaccessible à la place publique.

Il demeura à l'Égypte de ses *mu.ngonge* et de ses *labi* des temps d'antan le patron, le symbole divin de l'institution mère, l'ibis du savoir, du verbe et du signe, et l'organisation, ses règles et sa modalité, hermétiques, de leurs transmissions ; de l'enseignement [18].

IV. Vol au-dessus d'un point aveugle

Qu'il s'agisse du savoir, de son expression, orale puis écrite, et de sa communication, qu'il s'agisse des institutions, Masques et Sociétés qui en assurent la pérennisation, l'identité négro-africaine de l'Égypte pharaonique n'est pas contestable. On chercherait en vain à l'expliquer par d'autres cultures auxquelles il est de bon goût de l'apparenter institutionnellement en invoquant pour raison cette incongruité, que le recours à l'archive de la langue n'est pas fondé méthodologiquement en matière d'étude comparée des civilisations. Interdit de méthode pour l'Afrique. Voilà qui eût soulevé l'indignation d'Émile BENVENISTE, peut-être, et de Georges DUMÉZIL sûrement, qui en usèrent tant et plus pour l'Europe, et développèrent les études indo-européennes avec un talent et une rigueur exemplaires.

Dans les faits, l'Égypte a vécu trois millénaires sur ses patrimoines mythiques, institutionnels et intellectuels négro-africains, qui lui sont propres, et qu'elle a développés selon sa propre histoire dans les lieux étroits de la longue vallée.

Comment les égyptologues les plus compétents peuvent-ils lui reconnaître son "caractère africain" au Colloque du Caire en 1974 : "L'Égypte était africaine dans son écriture, dans sa culture, dans sa manière de penser, dans son tempérament" [19], sans s'accorder aussi, de manière unanime, sur le reste ?

Comment pensée, écriture, culture, "tempérament" peuvent-ils être africains sans l'organisation sociale, sans les institutions, sans la langue, sans les hommes – comment pensée, écriture, culture, tempérament peuvent-ils être africains, et pas les institutions, pas la langue, pas les hommes ? Quelle est la validité méthodologique de ce hiatus ? En quoi est-il méthodologiquement fondé du point de vue de l'anthropologie culturelle ? Quel est, pour finir, le statut épistémologique de ce hiatus ?

N'est-il pas le point aveugle de l'égyptologie des deux dernières décennies ?

Et s'il rompt à décrire l'objet d'étude, ne décrit-il alors que les acteurs de la recherche, et leurs stratégies, commandant aux problématiques et aux méthodes ?

N'est-il pas l'obstacle à l'herméneutique, neuve et large, souhaitée par Cheikh Anta DIOP pour l'histoire de l'Afrique, et ne condamne-t-il pas l'heuristique employée à un jeu trop étroit de règles hors desquelles ce qui se trouve ne peut être ni trouvé ni expliqué ni interprété, faute que cela soit légitime dans le discours qu'elles tendent alors à constituer ou puisse être légitimé par lui ?

❑ Notes et références

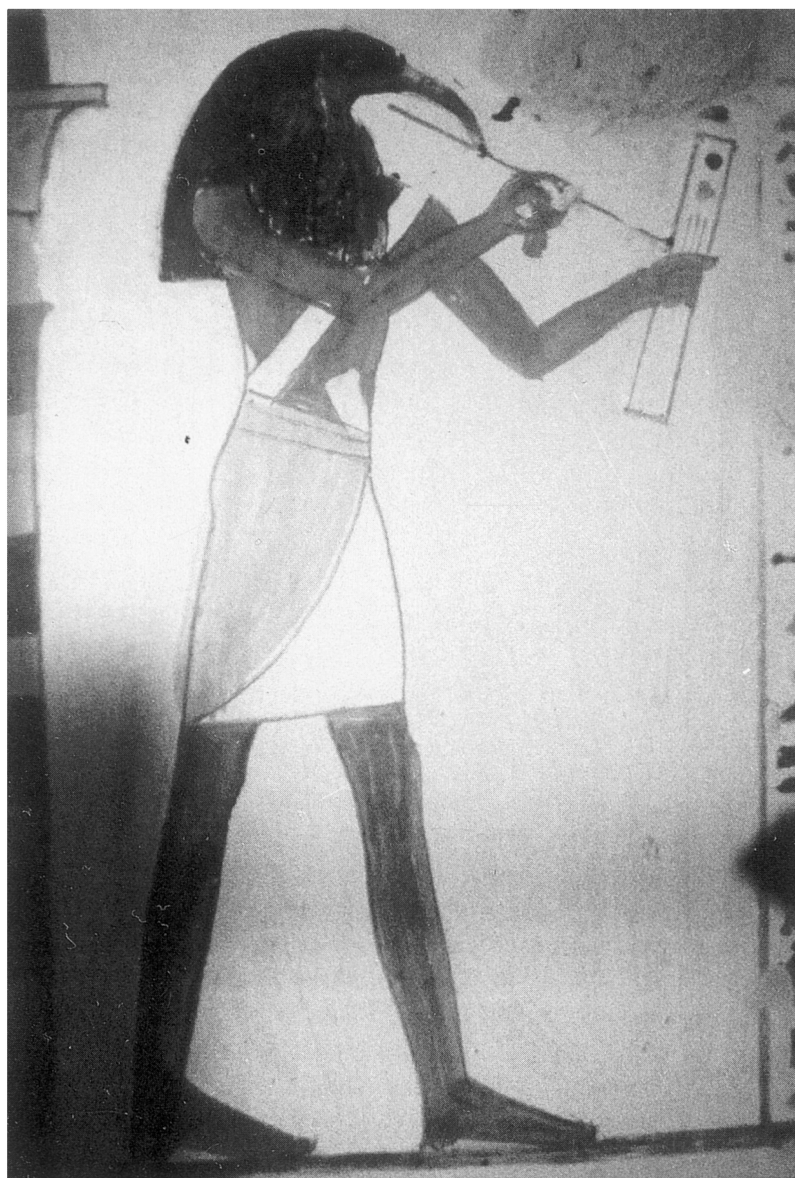
[1] ROSS Philip, *L'Histoire du langage*, in *Pour la Science*, juin 1991, pp. 37-45.

[2] GARDINER Alan, *Egyptian Grammar*, Griffith Institute, Third Edition, 1988, signes 26, p. 470, U13, p. 517.

[3] FAULKNER Raymond O., *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Griffith Institute, 1988, pp. 158 et 324.

[4] GUSIMANA Barthelemy, *Dictionnaire Pende-Français*, CEEBA, 1973.

- [5] ANSELIN Alain, *Samba*, UNIRAG, 1992, p. 38.
- [6] DIOP Cheikh Anta, *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines*, IFAN-NEA, 1977, p. 79.
- [7] FALL A., SANTOS R., DONEUX J. L., *Dictionnaire Wolof-Français*, Karthala, 1990.
- [8] OBENGA Théophile, *L'Afrique dans l'Antiquité*, Présence Africaine, 1972.
- [9] ANSELIN Alain, *Samba*, UNIRAG, 1992, p. 43.
- [10] FAULKNER Raymond O., *op. cit.*, p. 167.
- [11] ANSELIN Alain, *Samba*, UNIRAG, 1992, p. 83.
- [12] FALL A. *et al.*, *op. cit.*, Alain ANSELIN, idem, p. 83.
- [13] LAMAN K. E., *Dictionnaire Kikongo-Français*, Bruxelles, 1936, rééd. Gregg Press, Inc. 1983.
- [14] GARDINER Alan, *op. cit.*, pp. 477 et 564.
- [15] FAULKNER Raymond O., *op. cit.*, p. 84.
- [16] GARDINER Alan, *op. cit.*, pp. 477 et 564.
- [17] PFOUMA Oscar, *L'héritage pharaonique, Hommage à Cheikh Anta DIOP*, in Présence Africaine, n° 149-150, p. 274-275.
- [18] La cohérence de la culture du savoir, de ses formes et de ses matériaux, avec l'organisation sociale en ordres (nobles, libres, dépendants) et en castes intégrés et son absence de mobilité sociale, est difficilement compatible avec une approche du système en termes de démocratie. La condition de la sortie du savoir des temples était la non-appartenance de l'acteur au système, et la limite, la nature du système auquel il appartenait. Condition et limite furent réunies quand les prêtres égyptiens, dont la société intégrait tous ses acteurs, eurent des élèves venus des cités grecques en proie à l'exclusion politique des métèques et des esclaves. Ou alors, une autre révolution osirienne, qui inventât ses propres institutions compatibles avec son projet social.
- [19] UNESCO, *Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*, UNESCO, Actes du colloque du Caire de 1974, édition 1978.
- [20] ø = voyelle non notée par l'égyptien. Alan GARDINER (p.436) vocalise *Dḥwtj.ms* "Djéhutmosé"



Le Dieu THOT avec le matériel du scribe : Tombe de Menna, 18^e dynastie ; THOT est l'inventeur de l'écriture selon la tradition de l'égypte ancienne. (Photo de O. TIANO ; cf. S. SAUNERON, Les Prêtres de l'Égypte ancienne, Paris, Perséa, 1988, p. 128).

